Document generated on 10/12/2024 3:53 a.m.

Bulletin d'histoire politique

Pierre Vadeboncoeur. La gauche telle une « école de la vérité »

Jonathan Livernois

Volume 19, Number 2, Winter 2011

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1054904ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1054904ar

See table of contents

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
VLB Éditeur

ISSN

1201-0421 (print)
1929-7653 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Livernois, J. (2011). Pierre Vadeboncoeur. La gauche telle une « école de la vérité ». *Bulletin d'histoire politique*, *19*(2), 229–240. https://doi.org/10.7202/1054904ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pierre Vadeboncœur
La gauche telle une « école de la vérité »

Jonathan Livernois
Département de français
Université d'Ottawa

Pierre Vadeboncœur (1920-2010) écrivait en 1991 : « La gauche est d'abord une disposition du cœur. Ceci sans jeu de mots. Mais le fait est que le cœur est à gauche »[1]. Il ne fait pas de doute que le cœur de l'écrivain et syndicaliste était à gauche, comme il se doit. Pourtant, l'évolution de sa vie intellectuelle et professionnelle donne à penser que ses réflexes d'emportement et de justice sociale ne furent pas innés ; qu'ils furent acquis au fur et à mesure de ses rencontres et de ses engagements. Le fils de la bourgeoisie montréalaise est devenu, selon André Major en 1972, « le premier penseur socialiste chez nous »[2]. On déjoue parfois les déterminations socio-économiques. Dans cette étude, nous suivrons ce parcours atypique en prenant soin de définir, autant que faire se peut, le socialisme *qui se fait*[3] de Pierre Vadeboncœur. Nous constaterons que sa pensée de gauche s'est forgée à travers l'expérience syndicale, par un refus des théories mais aussi par des engagements politiques, par sa mise en relation avec le (néo) nationalisme des années 1960 et, finalement, par une ouverture béante sur la question culturelle, qui concilie les différents aspects d'une révolution de l'esprit et des conditions matérielles empreintes d'humilité intellectuelle.

Comme le remarque André Major en 1972, Pierre Vadeboncœur n'a pas et n'aura jamais l'allure du révolutionnaire romantique :

> Quelqu'un disait qu'en présence de Pierre Vadeboncœur il avait l'impression de se trouver face à la lutte des classes. Ce n'est pas exagéré, et le principal intéressé n'est pas fâché d'inspirer une telle image. Derrière ce masque de notaire fumant calmement sa pipe, l'air méditatif et doux, un esprit passionné analyse les raisons de ses colères et cherche les moyens de substituer au pouvoir des pachas un pouvoir populaire sans lequel, selon lui, la liberté ne pèse pas lourd[3].

Cette posture est sans aucun doute celle de l'homme issu de la bourgeoisie montréalaise, suivant un parcours – Académie Querbes, collège Jean-de-Brébeuf, Faculté de droit de l'Université de Montréal – tout à fait typique de l'époque et qui, on s'en doute bien, ne prédispose pas au socialisme. Alors que la crise économique ébranle les piliers idéologiques des démocraties occidentales pendant les années 1930, les étudiants du collège Jean-de-Brébeuf comme Pierre Vadeboncœur vivent en serres chaudes et ne sont pas, pour la plupart, confrontés directement à la pauvreté, sinon par le truchement d'initiatives de jésuites charitables[5]. Le jeune étudiant, participant même à une manifestation anticommuniste en 1936[6], ne manque de rien, même si son père, qui dans les années 1920 était riche, « perdit […] toute sa fortune dans les premières années de la Crise »[7], y compris sa grande maison de l'avenue Elmwood, à Outremont.

Cela dit, il y a un trait de la personnalité de Pierre Vadeboncœur qui remonte à la première jeunesse et qui pourrait expliquer le « dérèglement » de la reproduction sociale : une réaction immédiate et affirmée face à l'injustice. En 1968, Pierre Elliot Trudeau, ami de Pierre Vadeboncœur depuis l'enfance (les années 1960 et la crise d'Octobre viendront à bout de cette amitié), rappelle cette anecdote tout à fait significative qui remonte à la petite école : tandis qu'on cherche à punir les élèves de la classe en refusant de distribuer l'argent scolaire, le jeune Vadeboncœur s'empresse d'écrire au tableau quelque chose comme : « L'argent scolaire ou la révolte ! »[8]. Vingt ans plus tard, ce qui a toutes les apparences d'une prédisposition pour l'emportement trouvera, chez Pierre Vadeboncœur, un terreau fertile : le syndicalisme.

En effet, après quelques années de déréliction, Pierre Vadeboncœur entre, en 1950, à la Confédération des travailleurs catholiques du Canada. Le jeune avocat, qui deviendra permanent en 1953, y sera « négociateur, conseiller et plaideur ». Sans expérience, il défendra des « centaines d'inculpés » lors des grèves de Dupuis Frères et de la *Canadian Vickers*[9]. Le syndicat catholique deviendra rapidement l'une des principales forces d'opposition au gouvernement Duplessis ; il sera au « premier rang des forces clairsemées de la liberté »[10], comme le dira Vadeboncœur., c'est au gré des conflits et des rencontres de travailleurs que le socialisme de l'écrivain semble prendre forme ou, du moins, s'incarner. Vadeboncœur ne saurait être plus clair que dans ce passage :

> Le syndicalisme, depuis 1950 environ et pendant quelque quinze ans, fut pour moi et quelques militants de cette époque une singulière école de vérité. [...] Notre action était délimitée par son cadre même, tout concret, immédiat, négociations, discussions ou plaidoiries. Du quotidien et seulement cela. De chaleureux contacts avec les syndiqués. Notre syndicalisme avait ce caractère d'authenticité à chaque moment[11].

« Une singulière école de vérité » : l'expression est bien choisie. Les enseignements furent multiples. D'abord, on peut supposer que Pierre Vadeboncœur a appris du mouvement syndical la nécessité de faire passer « les idées de l'avenir » par « la porte de la tradition », de la même manière que le président de la CTCC à l'époque, Gérard Picard, transforma de l'intérieur un syndicat catholique en avant-poste de ce qu'aucuns nomment encore la Révolution tranquille. Ce passage tout en souplesse est un modèle d'articulation de la « mémoire et de l'invention »[12], une façon de « démêler la mort de l'avenir »[13], pour citer Gaston Miron. Vadeboncœur s'évertuera, nous semble-t-il comme Yvon Rivard, à recréer ce modèle dans son œuvre écrite et dans sa vision globale de la société québécoise. En outre, et cela est très clair dans le passage que nous venons de citer, il apprendra du syndicalisme la nécessité d'incarner chaque idée, de l'inscrire dans le caractère concret et immédiat des choses. Il n'y a pas de grandes théories socialistes chez Pierre Vadeboncœur : comme il le dira lui-même en 1965, ses « idées ont des visages : ouvriers humiliés par des bourgeois avantageux et vains, humanité refoulée par l'empire de l'argent »[14]. En ce sens, il sera tout particulièrement réfractaire au marxisme, même s'il en emprunte parfois le vocabulaire[15], qui pénètre le syndicalisme québécois au cours des années 1970 et qu'il considère comme déconnecté de la réalité des travailleurs. Par exemple, il écrira en 1976, à propos de Louis Gill, professeur d'économie à l'Université du Québec à Montréal et marxiste : « Personnellement, je déteste le marxisme sectaire, scolaire, étroit et conformiste de M. Gill et je trouve sa stratégie politique et syndicale sans envergure »[16]. Vadeboncœur prendra néanmoins la défense de ce dernier, et de son droit d'expression, lorsqu'on l'a évincé du Collège canadien des travailleurs pour ses idées marxistes[17].

Donc, si l'on s'en tient aux réflexions de Pierre Vadeboncœur, il semble que ce dernier ait traversé les années 1950, 1960 et 1970 en évitant moult périls idéologiques. Notre lecture de ses essais, qui vont des années 1940 aux années 2000, corrobore les propos de l'écrivain[18], même si l'homme s'est parfois trompé en s'enthousiasmant pour différents mouvements, comme la contestation étudiante, on le verra bien en lisant *Indépendances* (1972), qui demeure tout de même lucide sur le statut de cette jeunesse aventureuse. Le mot d'ordre semble être, depuis son engagement syndical au moins : haro sur l'abstraction ; refus d'enfermer la liberté d'emportement. Malgré cette volonté de marquer son indépendance, Pierre Vadeboncœur se verra obligé, au milieu des années 1960, de réaffirmer son identité intellectuelle et politique. *Aujourd'hui Québec,* un « mensuel catholique d'idées et d'information » pour le moins conservateur[19], l'accuse d'être marxiste. Serge Gagnon, dans *Idéologies au Canada français,* 1940-1976, résume ainsi la controverse :

> Si l'idéologie progressiste s'appuie sur la condition du prolétariat pour promouvoir les changements sociaux, l'idéologie du *statu quo*, en revanche, s'attaque plutôt aux leaders ouvriers pour les accuser de fomenter les troubles. À cet égard, le dossier que publie le directeur dans le deuxième numéro est caractéristique : « La C.S.N. en danger ! » éditorial de plus de trois pages où une photographie et des textes de Lénine font l'objet d'un rapprochement avec les allégués du syndicaliste Pierre Vadeboncœur. Le directeur régional de la C.S.N. fait partie de l'équipe de *Révolution québécoise* ? Dandurand n'ose y croire ! On avait donc bien raison, pense-t-il, d'écrire dans *L'Action* du 2 décembre 1964 : « Parmi les membres influents de la C.S.N., "certains" n'admettent ni les principes, ni les traditions, ni même les moyens d'action du syndicalisme tel que nous le concevons au Québec. M. Pierre Vadeboncœur, malgré son poste IMPORTANT au sein de la C.S.N., propose ouvertement la conception MARXISTE de la lutte des classes comme le prochain objectif de notre syndicalisme national (G. Dandurand, « La C.S.N. en danger ! », mars, p. 8) ». Le directeur termine en sommant le président de la centrale d'expulser Vadeboncœur des rangs des leaders du mouvement (art. cité, 10. Le numéro de mai, p. 16, répond à une riposte de Vadeboncœur)[20].

Pierre Vadeboncœur répond par une déclaration envoyée aux journaux. On peut lire dans *La Presse* du 23 mars 1965 :

> « Aujourd'hui-Québec » m'accuse d'être marxiste. Son directeur ment délibérément, ou bien ne sait pas ce que le marxisme signifie, ou bien il n'a pas lu mes écrits. Les grandes thèses de Marx comportent une vision matérialiste de l'univers, et je suis de pensée plutôt spiritualiste et personnaliste. Le marxisme est athée, et je ne le suis pas. Il est antireligieux et ma pensée a une dimension religieuse [...][21].
>
> J'exècre le capitalisme, car je sais qu'un milliard d'hommes sont maintenus dans l'horreur de leur condition d'affamés parce que la puissance internationale du capitalisme réprime les révolutions qu'ils voudraient faire. Je ne me sens guère de titres à choisir ou à désapprouver le bras qui les délivre, car je mange à ma faim. Aussi continuerai-je à applaudir, par exemple, à la révolution cubaine, d'accord en cela avec le journaliste français Claude Julien, qui n'est pas communiste, et avec le catholique américain Leslie Dewart.
>
> Vous auriez pu dire en toute vérité que je suis socialiste, car je le suis, et cela depuis 1954, et je l'ai écrit maintes fois, et j'ai tout écrit ce que je pensais.

Deux traits sont réclamés dans ce passage : Vadeboncœur se dit d'une « pensée plutôt spiritualiste et personnaliste », nous reviendrons plus loin sur cette dimension, et « socialiste » depuis 1954. Pourquoi choisit-il cette dernière année comme borne liminaire ? La réponse se trouve dans cette biographie sous forme d'éphéméride que nous évoquions plus haut : « 1954 : il adhère au parti socialiste CCF, désigné en français sous le nom de Parti social-démocratique »[22]. L'homme qui chérit son indépendance intellectuelle choisit tout de même de joindre les rangs du parti politique de Thérèse Casgrain. Il poussera même, à la demande de cette dernière qui cherche à avoir suffisamment de candidats pour bénéficier d'un temps d'antenne à la télévision[23], à être candidat aux élections provinciales de

1956 dans le comté de Verchères. Résultats peu surprenants : Clodomir Ladouceur, Union nationale, l'emporte avec 5 104 voix ; suivent Arthur Dupré, Parti libéral, avec 4477 voix et Pierre Vadeboncœur, Parti social démocrate, avec 39 voix…[24]

Le socialisme de Pierre Vadeboncœur, qui n'a rien de doctrinaire, semble chercher une voie d'expression plus large que la seule parole de l'écrivain et du syndicaliste, même si celle-ci résonne fort. La victoire des libéraux provinciaux en juin 1960 lui semble être, à plusieurs égards, un miroir aux alouettes : il faut maintenir l'effort à gauche, d'autant plus que le gouvernement Lesage est toujours capitaliste. Bref, le « Nouveau parti, comme auparavant le PSD, permet seul d'établir pour le socialisme une voie à peu près carrossable et qui promet d'aller vers quelque chose. Le Nouveau parti sauve une situation, c'est à nous d'en profiter »[25]. Pierre Vadeboncœur sera donc « délégué au congrès de fondation du NPD à Ottawa »[26] en 1961.

L'adhésion est cependant à une condition : « Il me paraît évident que si les Canadiens français du nouveau parti ne jettent pas dans ce dernier l'expérience proprement canadienne-française et ne le forment pas ici selon les forces de tension nationalistes qui sont nôtres, ce parti n'aura pas guère d'avenir »[27]. Le nationalisme s'insinue dans le débat social. La donne est nouvelle : les années 1940 et 1950 de Pierre Vadeboncœur ont été celles d'une inféodation du national au social. Dès 1949, dans une lettre envoyée au journal *Le Devoir*, il écrivait, à propos d'un parti politique éventuel :

> Ce n'est pas à l'esprit nationaliste d'intégrer le social, mais à l'esprit social d'intégrer le nationaliste, qui possède aujourd'hui une valeur traditionnelle. Encore devrait-il le faire avec une réserve et une discrétion extrêmes. On aurait avantage à délaisser quelque peu les objectifs nationalistes, pour le plus grand profit des idéaux qui leur correspondent d'ailleurs[28].

Les textes que Vadeboncœur fait paraître dans la revue *Cité libre* au cours des années 1950 vont dans le même sens : le social est entravé par un nationalisme lui-même lesté de valeurs archaïques. On peut pleinement saisir, dans ses brûlots de l'époque, l'indignation de l'écrivain et du syndicaliste face au seul véritable problème : le capitalisme. Sa société, retardataire, refuse de s'immerger dans le fleuve de l'Histoire, de voir les conséquences du capitalisme qui balaie tout sur son passage. En 1955, il écrit :

> Au lieu, par exemple, de traduire la promotion des masses en termes de province et d'assigner comme but à l'ouvrier « son intégration dans la société bourgeoise » [Il cite Gérard Filion], pourquoi ne pas exprimer de préférence la conception universelle de la montée prolétarienne, pourquoi ne pas désigner clairement aux masses leur but de transformation profonde des relations et des structures économiques, et ne pas choisir

> ainsi l'explication historique fondamentale de ce qu'on a appelé la révolution prolétarienne plutôt que d'en fournir une paraphrase étriquée, conservatrice et presque ignare![29]

Pierre Vadeboncœur vole à une certaine hauteur : il parle de « révolution », de « conception universelle » et d'« explication historique fondamentale » ; ailleurs, il traite de la « violence publique »[30], évidemment absente au Canada français, du « mouvement révolutionnaire qui dure depuis plus d'un siècle et qui a gagné progressivement le monde entier »[31]. Étonnamment, l'homme pragmatique et sensible à la dure réalité syndicale avance ici à coup de grands concepts universels, volontiers abstraits, désincarnés. Gérard Pelletier le lui reprochera à l'époque et évoquera, des décennies plus tard, son « sillon mystico-politique », rappelant qu'il « fascinait les uns et irritait les autres par ses outrances, ses paradoxes et ses ambiguïtés »[32]. Une série de thèmes révolutionnaires essaiment donc dans ses textes mais ne permettent pas de bien définir son socialisme, que Vadeboncœur réclame par ailleurs en 1958 comme une « position si nécessaire, aujourd'hui, qu'en son absence la démocratie elle-même ne peut-être que futile, la réflexion politique, indifférente, et les œuvres, quelconques »[33]. Cela dit, il n'y a pas nécessairement de contradiction entre « la conception universelle de la montée prolétarienne » et les luttes quotidiennes aux côtés des travailleurs : le socialisme de Pierre Vadeboncœur concilie en quelque sorte les deux dimensions, est aiguillonné de chaque côté, autant par des images ambiguës de la révolution à venir que par la réalité des grèves et des conditions ouvrières. Quoi qu'il en soit, d'un côté comme de l'autre, les limites de la Belle Province n'ont pas réellement d'intérêt dans la lutte à mener. Du moins, pour l'heure. Le nationalisme, dès les années 1960, prendra un tout autre sens.

Le changement sera extraordinairement rapide. Si, au cours des années 1950, Pierre Vadeboncœur se dit farouchement anti-nationaliste, il croit, à partir de 1960, que le nationalisme est nécessaire. C'est encore une fois au contact des ouvriers que l'homme change d'avis sur la question. Il se remémore l'événement dix ans plus tard, dans *La dernière heure et la première*. Le chemin de Damas étant ce qu'il est, n'excluons pas la possibilité que ce passage ait quelque chose du mythe :

> J'ai opté, il y a quelque sept ans environ. Pour l'indépendance nationale du Québec. Pour la souveraineté complète de son gouvernement. Je ne l'ai pas fait à la légère, mais à la suite d'une évolution provoquée au départ, en 1960, à Baie Comeau, par le spectacle de milliers d'ouvriers prisonniers du capital étranger comme des syndicats étrangers, et cherchant violemment à se libérer[34].

Vadeboncœur reprendra la même histoire dans sa biographie sous forme d'éphéméride, en ajoutant quelques détails. Mais en quoi le nationalisme

peut-il contribuer à l'éclosion du socialisme ? Évidemment, le néonationalisme des années 1960 n'a plus grand-chose à voir avec le nationalisme rétrograde qui fut vertement dénoncé au cours des années 1950 par le collaborateur de *Cité libre*. Le couple nationalisme/socialisme n'a plus rien d'impossible. En avril 1964, il écrit : « Comment nous créer des débouchés, quand l'industrie nous échappe ? Voilà la question qui mène au nationalisme. Comment faire pour mettre la main sur l'industrie ? Voilà la question qui conduit au socialisme »[35]. L'écrivain comprend que devant un capitalisme sans frontières, l'ancrage du nationalisme devient le seul rempart contre la dissolution des identités, contre le passage d'un peuple à celui de classe dominée[36]. Au début de l'année 1967, il croit que les « nations sont le dernier retranchement de la démocratie. Le nationalisme est sa dernière arme. Les nations, sont, à l'échelle internationale, les derniers parlements des peuples. Défendre ces parlements, cela vaut peut-être quelques dollars »[37].

Le nationalisme et l'indépendantisme, qui dénudent de plus en plus les conditions d'aliénation économique du peuple québécois[38], mettent en relief la pensée de gauche de Pierre Vadeboncœur, lui donnent aussi une certaine existence politique, tandis que Vadeboncœur quitte le NPD en 1962. Il constate, comme plusieurs autres, que ce parti « ne comprend toujours rien à la problématique québécoise »[39], rejoint le Parti socialiste du Québec, dont l'existence sera courte, et finit par aboutir au Parti québécois, dont il sera membre autour de 1975. Il sera fidèle à ce parti jusqu'à sa mort.

Une dernière dimension du socialisme de Pierre Vadeboncœur doit être prise en compte ici, c'est-à-dire ce qu'il appelait en 1965 sa « pensée plutôt spiritualiste et personnaliste ». En effet, si Pierre Vadeboncœur se soucie des conditions économiques des travailleurs depuis les années 1950, sa vision de la justice sociale ne saurait être pour autant résumée à des considérations matérielles. Il le répète à de multiples reprises dans *L'autorité du peuple*, paru en 1965. De nouveau, il en appelle à la révolution, qu'il définit comme « la transformation de l'univers en voie de rejeter les formes que le capitalisme lui a données »[40]. En un mot, il s'agit de faire en sorte que la « révolution [permette] l'abondance de l'esprit aussi bien que de la matière »[41]. C'est un combat pour la culture qui est révélée ici ; la révolution économique n'est rien si elle n'est pas aussi animée par des valeurs pérennes qu'on a tôt fait de reconnaître comme chrétiennes :

> Si tout cela s'accomplit, si l'on cesse de composer bêtement avec l'ordre établi et qu'un autre ordre finisse par s'installer, peut-être alors l'enseignement de Jésus-Christ, la foi de Pascal, la charité ardente de Saint Vincent de Paul, l'amour de Claudel, la mystique de Péguy, pourront-ils de nouveau représenter l'esprit et innerver l'humanité des valeurs présentement défendues par ceux qui leur tournent le dos[42].

Cette volonté de rénover autant l'esprit que la matière inscrit l'écrivain dans le sillage d'Emmanuel Mounier, de Charles Péguy, mais aussi de Jean LeMoyne et du père Ernest Gagnon. Il n'est pas surprenant que Vadeboncœur se soit dit de « pensée personnaliste ». Par contre, il faut être prudent avant de considérer ce dernier comme un acteur personnaliste en tant que tel[43], semblable à Gérard Pelletier et Claude Ryan : nous avons montré ailleurs[44] que l'identité personnaliste est tout au plus une facette de la personnalité intellectuelle de Pierre Vadeboncœur, moins importante sans doute que le syndicalisme comme « école de la vérité ». Les valeurs de justice, de charité[45] et d'humilité qu'il évoque procèdent d'un humanisme chrétien qui déborde largement ce courant philosophique.

Relever l'importance que Vadeboncœur confère à la culture et aux choses de l'esprit dans son combat et ce, dès 1965, permet de mieux comprendre la suite de son parcours. Après sa retraite du monde syndical en 1975, celui qu'on considère alors comme un « vrai intellectuel ouvrier »[46] décide de se consacrer à l'écriture. Pour plusieurs, Pierre Vadeboncœur se détourne alors du combat social pour réfléchir sur l'art, le sentiment amoureux, le bonheur, la joie, c'est-à-dire des valeurs et des thèmes universels qui dépassent l'actualité. Est-ce la fin de son engagement ? En ce sens, François Ricard écrivait récemment :

> Certes, *La ligne du risque* (1963), *L'Autorité du peuple* (1965), les *Lettres et colères* (1969) ou même *Un génocide en douce* (1976) ont eu un réel impact sur la société de leur temps ; mais cela se passait à une époque où l'engagement intellectuel et la littérature militante avaient encore un sens. Ces conditions, après 1980, ont changé du tout au tout, si bien que les derniers écrits de combat de Vadeboncœur, quelles que soient leur qualité et leur force intrinsèques, ne pouvaient plus avoir la même « urgence », ni la même portée ; il s'en rendait compte, d'ailleurs, et s'il continuait de les écrire et de les publier, c'était plus pour faire plaisir à ses amis de la gauche nationaliste, je crois, par une sorte d'admirable fidélité au passé, que pour l'avancement de quelque « cause » que ce soit[47].

D'emblée, remarquons qu'on ne sait pas vraiment en quoi les conditions ont changé pour que l'engagement n'ait plus de sens. Ensuite, il faut s'interroger sur la distinction qu'opère Ricard, comme si les œuvres de combat de Pierre Vadeboncœur se limitaient aux essais socio-politiques que ce dernier a fait paraître jusqu'à sa mort – on pense notamment à *La justice en tant que projectile* (2002), à *L'injustice en armes* (2006) et aux *Grands imbéciles* (2008). Au contraire, la révolution pour Pierre Vadeboncœur, le combat de tous les instants qui aiguillonne *tous* ses essais, ne souffre pas les distinctions entre la matière et l'esprit, entre la politique et les questions de culture. Un seul objectif unificateur pourrait être identifié, en bout de piste : rénover la culture. Celle-ci se définit largement, comme le faisait Vadeboncœur en 1976 dans *Un génocide en douce*, recueil d'essais quelque peu négligé qui est pourtant d'une importance capitale dans le parcours de Pierre Vadeboncœur :

> La culture, c'est bien des choses. C'est l'amour, c'est la connaissance des gens, c'est le sens du pays, c'est le sens politique, c'est la patience, c'est davantage le désir d'apprendre des gens que de leur enseigner, c'est la perception de ce qui les choque et de ce qui peut au contraire les séduire, c'est le sens de l'humain, c'est le ton[48].

Voilà tous les combats de Pierre Vadeboncœur, empreints d'une humilité qu'il appelait en quelque sorte au début des années 1990, à la suite de l'écroulement du bloc soviétique : « La gauche ne saurait se rajeunir sans pratiquer l'humilité »[49]. Le socialisme de Pierre Vadeboncœur pourrait bien être résumé par l'amour des siens et des autres réitéré au fil des combats et des essais, au fil d'une vie de fidélité à l'homme. Nul doute, donc, que le cœur soit à gauche.

Notes et références

1. Pierre Vadeboncœur, « Pensées pour un 1er mai », *Nouvelles CSN*, nº 325, 1991.
2. André Major, « Un socialiste de condition bourgeoise », dans Collectif, *Un homme libre : Pierre Vadeboncœur*, Montréal, Leméac, 1974, p. 10.
3. Dès les années 1960, Pierre Vadeboncœur parle du caractère évolutif de sa pensée de gauche : « Par certains aspects, je suis moi-même dans une certaine mesure un homme de *Cité libre*. La principale différence, c'est que, variant davantage le regard, je pouvais considérer aussi comment *Cité libre* eût parlé si elle se fût davantage souciée de ce qui ne se trouvait pas déjà dans nos traditions. Ainsi je découvrais, par-delà le mur, un domaine qui n'était pas véritablement le nôtre, par exemple, le socialisme. Je me rends mieux compte aujourd'hui de mon appartenance à la génération de *Cité libre*, quand je constate que, devant ceux qui aujourd'hui exercent leur pensée en positif – marxistes, laïcistes, en particulier – je ne suis pas à l'aise. Ceci n'est d'ailleurs pas complètement vrai ; car si j'appartiens jusqu'à un certain point à *Cité libre*, je m'en distingue aussi et ma tendance est de m'en distinguer davantage. Mon socialisme, par exemple, ne cesse de s'approfondir et de gagner en autonomie ; il est devenu pour moi générateur de pensées, phénomène qui fait toujours preuve qu'une idée est devenue positive chez quelqu'un. Je dirais la même chose de mon indépendantisme, beaucoup plus récent », Pierre Vadeboncœur, *L'autorité du peuple*, Québec, Éditions de l'Arc, 1965, p. 124.
4. André Major, « Un socialiste de condition bourgeoise », *loc. cit.*, p. 9.
5. « Au collège Brébeuf, où j'étudiais, le Père Lamarche, qui était une sorte d'apôtre, ramassait toutes sortes de choses pour les pauvres qu'il visitait avec des élèves et, à ces derniers, il faisait faire des ballots de papier journal qu'il vendait 25 cents pièces je ne sais où, argent qu'il distribuait ensuite parmi les familles nécessiteuses dont il s'occupait », Pierre Vadeboncœur, « La grande Crise, vue d'Outremont », *Nouvelles CSN*, nº 331, 1991.
6. Voir *Ibid*. Il rappela aussi l'événement lors du colloque « 1937 : un tournant culturel », tenu à l'UQAM en novembre 2007. Marcel Olscamp évoque le même événement, voir *Le fils du notaire. Jacques Ferron* 1921-1949. *Genèse intellectuelle d'un écrivain*, Montréal, Fides, 1997, p. 143.

7. Pierre Vadeboncœur, « La grande Crise, vue d'Outremont », *loc. cit.*
8. Anecdote relatée par Pierre Elliot Trudeau à Francine Laurendeau pour l'émission *Les héros de mon enfance*, diffusée à la radio de Radio-Canada le 29 septembre 1968.
9. Ce sont les renseignements fournis par Pierre Vadeboncœur dans sa biographie sous forme d'éphéméride parue dans la réédition des *Deux royaumes* (Typo, 1993), p. 213. Il relate aussi, en 1988 : « En 1952, lors de la première grève du chantier naval Canadian Vickers, une grève majeure, ponctuée de troubles, d'arrestations et de procès consécutifs à ces arrestations, on me confie, à moi, la défense de ces 36 causes, même si, petit avocat moins qu'approximatif ayant pratiquement abandonné le droit dès ses études terminées plusieurs années auparavant, je n'ai pas plaidé dix causes jusqu'alors dans ma vie !… Si j'ai pu réussir mes plaidoiries dans presque toutes les 36 causes en question, ce n'était pas par compétence, évidemment… C'est, je crois, par conviction, par enthousiasme militant, et quelle que fût par ailleurs la nature des faits ou leur mérite. J'ai tout mis ce que j'avais, tout le travail, tout l'effort, enfin tout ce que je pouvais », Pierre Vadeboncœur, *Souvenirs pour demain. Recueil d'articles parus dans* Nouvelles CSN *entre septembre* 1988 *et avril* 1990, Montréal, *Nouvelles CSN*, 1990, p. 1.
10. *Idem*, « Histoire de la grève chez Dupuis frères », dans Collectif, *En grève ! L'histoire de la C.S.N. et des luttes menées par ses militants de* 1937 *à* 1963, Montréal, Éditions du Jour, 1963, p. 100.
11. *Idem*, « Un simple épisode », *Perspectives CSN*, mars 2010.
12. Yvon Rivard s'attache à ce couple, notamment chez Hubert Aquin et chez Pierre Vadeboncœur, dans *Une idée simple*, Montréal, Éditions du Boréal, 2010, p. 62.
13. Gaston Miron, « Le camarade », dans *L'homme rapaillé*, préface de Pierre Nepveu, Montréal, Typo, 1996, p. 112, v. 13.
14. *Idem*, *L'autorité du peuple*, *op. cit.*, p. 13.
15. Voir par exemple « A break with tradition ? Political and cultural evolution in Quebec », *Queen's Quaterly*, nº 65, printemps 1958, repris dans *idem*, *Écrits (*1945-1965*)*, choix de textes et présentations par Yvan Lamonde et Jonathan Livernois, Québec, PUL, 2007, p. 87, où il réfère à la « théorie des superstructures » de Marx.
16. *Idem*, « Lettre au *Jour* », 12 mai 1976.
17. Trente-quatre ans plus tard, Louis Gill écrit : « Inutile de dire que je ne suis pas d'accord avec la caractérisation que Pierre Vadeboncœur faisait de ce qu'il désignait comme "mon" marxisme. Je lui rends par contre tout l'hommage qui lui revient pour cette prise de position démocratique dans laquelle on retrouve les accents de cette célèbre phrase de Voltaire : "Je déteste ce que vous dites. Je défendrai jusqu'à la mort votre droit de le dire" », Louis Gill, « Pierre Vadeboncœur et le respect des opinions des autres », *L'Action nationale*, vol. 100, nº 5-6, mai-juin 2010, p. 194.
18. Voir notre thèse de doctorat « En quête d'une tradition : l'inscription du passé dans l'œuvre de Pierre Vadeboncœur », Ph. D. en langue et littérature françaises, Université McGill, 2010.

19. Voir A. Beaulieu et *al.*, *La presse québécoise. Des origines à nos jours*, tome 2 : 1964-1975, Québec, PUL, 1990, p. 63-64.
20. Serge Gagnon, « Aujourd'hui-Québec », dans Fernand Dumont, Jean Hamelin et Jean-Paul Montminy, *Idéologies au Canada français* 1940-1976, tome 1, La Presse-La Littérature, Québec, PUL, 1981, p. 309.
21. Pierre Vadeboncœur, « M. Pierre Vadeboncœur répond aux accusations d'"Aujourd'hui-Québec" », p. 25.
22. *Idem*, *Les deux royaumes*, Montréal, Typo, 1993, p. 213.
23. *Idem*, p. 214.
24. Site de l'Assemblée nationale du Québec.
25. Pierre Vadeboncœur, « Qu'advient-il des vrais socialistes ? », *Situations*, vol. 3, nº 1, janvier-février 1961, repris dans *Une tradition d'emportement*, *op. cit.*, p. 112.
26. *Idem*, *Les deux royaumes*, *op. cit.*, p. 214.
27. *Idem*, « Qu'advient-il des vrais socialistes ? », *loc. cit.*, p. 113.
28. *Idem*, « Portrait – ou caricature ? – du "nationaliste" », *Le Devoir*, 14 juillet 1949.
29. *Idem*, « Réflexions sur la foi », *Cité libre*, nº 12, mai 1955, repris dans *La ligne du risque*, Montréal, Hurtubise HMH, 1963, p. 46-47.
30. *Idem*, « Critique de notre psychologie d'action », vol. 3, nº 8, novembre 1953, repris dans *Une tradition d'emportement*, *op. cit.*, p. 50.
31. *Idem*, « Voilà l'ennemi ! », *Cité libre*, 19, janvier 1958 ; Yvan Lamonde en collaboration avec Gérard Pelletier, *Cité libre. Une anthologie*, Montréal, Stanké, 1991 ; repris dans *Une tradition d'emportement*, *op. cit.*, p. 74.
32. Gérard Pelletier, *Les années d'impatience.* 1950-1960, Montréal, Stanké, 1983, p. 147.
33. Pierre Vadeboncœur, « Voilà l'ennemi ! », *loc. cit.*, p. 78.
34. *Idem*, *La dernière heure et la première*, Montréal, Parti pris/l'Hexagone, 1970, p. 78.
35. *Idem*, « Une classe moyenne révolutionnaire ? », *Le Peuple*, avril 1964, p. 6.
36. « Les économistes étroits, y compris M. Bourassa, qui nous prédisent une baisse de niveau de vie pour les premières années de l'indépendance, n'ont par ailleurs pas réfléchi beaucoup, je crois, aux conséquences économiques de la désintégration d'un peuple. Il n'est pourtant pas difficile de l'entrevoir dans le cas d'un peuple comme le nôtre, peu nombreux et démarqué de la masse continentale par ses traits distinctifs comme les Noirs le sont par leur peau. Il passerait d'un statut approximatif de nation à un pur statut de classe. Il perdrait l'avantage d'une certaine souveraineté, instrument utilisable, gage de dignité, indiscutable supériorité sur l'état d'une population éparse, égarée dans un tout, marginale, économiquement faible. Nous serions, comme peuple, ravalés au niveau de notre condition économique et sociale, et risquant de tomber plus bas encore comme minorité désormais dominée », *idem*, *La dernière heure et la première*, *op. cit.*, p. 29.
37. *Idem*, « Démocratie égale nations », dans *Lettres et colères*, Montréal, Éditions Parti pris, 1969, p. 50.
38. Voir *Idem*, « L'indépendantisme : voie d'évitement ou voie royale ? », *Lettres et colères*, *op. cit.*, p. 157-164.

39. *Idem*, *Les deux royaumes*, *op. cit.*, p. 215.
40. *Idem*, *L'autorité du peuple*, *op. cit.*, p. 9.
41. *Idem*, p. 83.
42. *Ibid.*, p. 72-73.
43. Jean-Philippe Warren et Éric-Martin Meunier en sont arrivés à cette conclusion et parlent de Pierre Vadeboncœur comme d'un « acteur catholique », voir *Sortir de la « Grande noirceur ». L'horizon « personnaliste » de la Révolution tranquille*, préface d'Éric Bédard, Québec, Éditions du Septentrion, 2002, p. 169. Plusieurs relayent cette information sur Pierre Vadeboncœur, notamment Christian Rioux, « Des collèges classiques aux polyvalentes », *Le Devoir*, 21 septembre 2010, p. A8.
44. Voir notre thèse de doctorat, « En quête d'une tradition : l'inscription du passé dans l'œuvre de Pierre Vadeboncœur », *op. cit.*, p. 38-50.
45. Voir, à propos de ces deux valeurs, Pierre Vadeboncœur, *L'autorité du peuple*, *op. cit.*, p. 72-73.
46. Gisèle Tremblay, « Pierre Vadeboncœur quitte la CSN pour écrire », *Le Jour*, 17 juillet 1975.
47. François Ricard, « Pur essai », *L'Action nationale*, vol. 100, n° 5-6, mai-juin 2010, p. 175.
48. Pierre Vadeboncœur, *Un génocide en douce*, Montréal, l'Hexagone / Parti pris, 1976, p. 145.
49. *Idem*, « Pensées pour un 1er mai », *loc. cit.*